

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 41 (1908)
Heft: 6

Artikel: Le milieu Gréco-Romain : a-t-il fourni un des éléments constitutifs de la pensée et du caractère de saint Paul?
Autor: Berguer, Henry
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379843>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE MILIEU GRÉCO-ROMAIN

a-t-il fourni un des éléments constitutifs de la pensée
et du caractère de saint Paul ¹?

PAR

HENRY BERGUER

La personne et la vie d'un homme qui a si puissamment influencé l'histoire de l'humanité doivent être remises à l'étude par chaque génération. La valeur de son être et de sa pensée n'a pu être saisie qu'approximativement par la génération qu'il a imprégnée d'un sens nouveau de la vie. Il a agi sur celle-ci du dehors, comme une force cosmique, qui la débordait, et il l'a transformée intérieurement comme une puissance spirituelle qui ne s'épuise point dans cette transformation. C'est vrai de la première génération chrétienne, et c'est vrai des suivantes. On a même pu constater que la vie spirituelle et la puissance morale d'une génération chrétienne dépendent du rôle que saint Paul (je ne dis pas : le paulinisme) y joue. Il convient donc que chaque génération écoute le sens spécial des paroles que le grand apôtre a pour chacune d'elles. Il me paraît incontestable que si la « féculé hébraïque » de quelques-unes de ses pensées convient peu au pain que nous mangeons, la plupart, et les plus grandes participent à cette extraordinaire et continuelle

¹ Principalement d'après les travaux de Ramsay d'Aberdeen et de Bacon de Yale.

palingénésie des paroles du Maître. Là aussi il y a du pain tombé du ciel, et du pain vivifiant. Seulement chaque âge doit regarder avec ses propres yeux et entendre avec ses propres oreilles. Comme chaque génération, je dirais presque chaque chrétien, doit se faire sa vie de Jésus, chaque génération aussi, chaque chrétien sérieux doit se faire sa vie de saint Paul. Je veux dire surtout par là que les paroles par lesquelles saint Paul s'est efforcé de faire comprendre ses pensées, ses convictions, ses expériences à ceux qu'il avait convertis, et de créer en eux aussi bien une habitude de penser qu'une règle de moralité et de conduite, doivent être reproduites pour chaque génération nouvelle sous la forme qu'elle pourra le mieux saisir. Si notre génération a vu, dans le stade théologique, les diverses péripéties d'un prétendu antagonisme entre Jésus-Christ et saint Paul, et si du haut des tribunes et même des chaires les foules étonnées — étaient-ce des foules? — se sont vu jeter ce dilemme : Ou Jésus ou Paul! je ne crois pas que cet antagonisme et ce dilemme proviennent de motifs purement critiques, mais plutôt de ceci : les pensées de Jésus sont immédiatement intelligibles dans leur forme immortellement claire; celles de l'apôtre sont difficilement intelligibles dans leur forme archaïque et leurs nuances complexes; elles exigent à chaque époque une transcription, une mise au clair. Et depuis trop longtemps on ne l'a pas fait. Chacun peut tirer du puits de Jacob l'eau merveilleusement pure. Au contraire, des outres de Tarse, qui n'ont pas été décantées, c'est un vin précieux qui s'échappe, mais troublé par les lies trop longtemps accumulées.

Je n'ai pas la prétention d'apporter aujourd'hui un travail de cette envergure, mais simplement une contribution à l'un des éléments de ce travail. Des découvertes de détail se sont multipliées ces dernières années dans le champ immense de l'épigraphie, et elles ont permis, dans les domaines de la géographie politique ancienne, de l'administration et de la division provinciale de l'Empire, et de l'organisation interne des cités romaines, des précisions impossibles aupa-

ravant et, dans les domaines de l'histoire et de la pensée antique, des rapprochements qui aident à mieux connaître le milieu où Saul de Tarse a commencé sa vie.

I

Il arrive qu'on revienne par les circuits d'une route lentement explorée à quelque point de vue abandonné pendant un temps, mais qui avait été jadis intuitivement saisi ou aperçu à travers les brumes d'une hypothèse prématurée. C'est ce qui s'est passé pour les influences qui ont concouru à la formation du caractère et des idées de saint Paul. Il fut une époque où, sachant vaguement que Tarse avait été une grande ville grecque et un brillant foyer intellectuel, on tenait pour à peu près évident que ce milieu avait été un des éléments constitutifs du génie du grand apôtre. Mais lorsque la critique se mit à passer les documents et les faits au crible de sa méthode, on abandonna cette hypothèse comme insuffisamment appuyée. Beaucoup de science ramène parfois au point même qu'un peu de science avait fait abandonner. Renan, quand il écrivit *les Apôtres*, décida par quelques affirmations contestables que Paul en tant que Juif n'avait pas pu profiter du milieu très brillant de sa ville natale. Sabatier ridiculise les rapprochements tentés par certains philologues allemands entre le style de Paul et ceux de Thucydide et de Démosthène et affirme que la littérature classique lui est demeurée étrangère. Et sous le porche même de l'admirable chapelle votive que ce théologien a élevée à la pensée de l'apôtre, il a gravé cette affirmation parfaitement nette : « Les origines de la pensée de Paul se trouvent liés à ces trois faits : au pharisaïsme d'où il est sorti, à l'Eglise chrétienne où il est entré, à la conversion par laquelle il est passé de l'un à l'autre. » Aujourd'hui les faits mieux connus, le milieu mieux compris et une étude plus attentive des épîtres nous conduisent à constater une quatrième source des origines de la pensée de Paul, à savoir : Tarse. Les lecteurs comprendront bientôt pourquoi je préfère la désigner sommairement par ce nom géographique.

Avant d'aller plus loin je voudrais montrer la faiblesse de l'argument qui nie *a priori* toute probabilité de la participation de Paul à la culture grecque de sa ville natale, — et *a posteriori* toute existence chez lui de cette même culture à cause de la langue qu'il écrit. Peut-être pouvait-on jusqu'à notre époque, par ignorance de toute psychologie expérimentale, tenir peu de compte de l'importance des premières années dans le développement d'un être humain. Paul disant lui-même devant Agrippa qu'il est venu à Jérusalem dès le commencement de sa jeunesse (*ἐκ νεότητος*), on en infère légèrement qu'un oriental est un adolescent à douze ans, et que c'est à cet âge-là que Paul quitta les écoles de Tarse pour celles de Jérusalem. Mais un *νεανίσκος* est un jeune homme autour de la vingtième année plutôt qu'un éphèbe. C'est pour s'asseoir aux pieds de Gamaliel que Paul vint à Jérusalem. S'asseyait-on dès l'enfance aux pieds d'un si illustre docteur? Supposant même que le jeune Tarsien ait quitté aussi jeune sa ville natale, il n'en reste pas moins que cette ville a été son milieu pendant au moins ses douze premières années. Chacun sait maintenant que ce que l'on assimile de son milieu pendant ces années-là est aussi considérable qu'indélébile. Or la plus nombreuse portion des habitants de Tarse à cette époque étaient des Grecs. Il est établi que le goût des lettres était très répandu dans cette ville, et qu'aucune cité de l'Empire, non pas même Athènes et Alexandrie, n'était aussi riche en écoles. Est-il probable que le fils d'une famille distinguée (nous montrerons que tel était le cas), d'une famille de bourgeoisie romaine, ait été systématiquement tenu à l'écart de toute culture grecque et de tout contact avec les enfants de la plus forte fraction de la bourgeoisie urbaine? Renan s'appuie sur un passage des *Antiquités* pour affirmer que les Juifs fréquentaient rarement les établissements d'instruction profane. Mais on sait qu'un passage de Josèphe n'est pas une parole d'Évangile. Et ce qui pouvait être observé en terre palestinienne pouvait fort bien, et même fort probablement, être abandonné en terre

païenne. C'est en repassant la frontière qu'on essayait la poussière de ses pieds. D'ailleurs n'est-il pas plus ou moins admis aujourd'hui que les représentants de plusieurs des nationalités présentes à la Pentecôte, et celles de ces régions précisément, parlaient le grec ou des dialectes plus ou moins hellénisés? Est-ce pour rien qu'on nommait ces juifs-là hellénistes? Mais il y a autre chose, et ici c'est le progrès des connaissances philologiques qui nous apporte un argument. Pour montrer l'absurdité qu'il y a à se représenter le jeune Paul fréquentant les écoles grecques de Tarse, — Renan, s'appuyant sur un passage de la *Vie d'Apollonius*, par Philostrate, affirme que les écoles de Tarse les plus célèbres étaient des écoles de rhétorique. Or, pour qui étudie les discours de Paul, il n'y a aucun doute qu'il ait été précisément à une très bonne école de rhétorique. Mais Renan, négligeant d'apercevoir que Paul a pu fréquenter d'autres écoles que les plus célèbres, déclare que la première chose qu'on apprenait dans ces écoles de rhétorique, c'était le grec classique, et qu'il n'est pas croyable qu'un homme, qui aurait pris des leçons même élémentaires de grammaire et de rhétorique, ait pu écrire cette langue bizarre, incorrecte, si peu hellénique de tour, qui est celle des épîtres de Paul. Son grec, dit-il, était celui des juifs hellénistes, un grec chargé d'hébraïsmes et de syriacismes, qui devait être à peine intelligible pour un lettré du temps. Je pense qu'il faut entendre : pour un lettré grec. Et tout cela est absolument juste, mais ne porte pas comme argument. Qui a jamais cru que Paul écrivait pour des gens de haute culture? Qui a jamais pensé qu'une ville, où florissait une culture, mais à des centaines de lieues de la Grèce, parlait la langue d'Aristote ou de Platon? Dans quelle ville et quelle nation la langue de l'Université est-elle celle du peuple? Or Paul a écrit pour le peuple. Et c'est ici que l'argument péremptoire nous est apporté par la masse énorme des renseignements philologiques que les papyrus d'Oxyrrynchus et d'ailleurs, et les ostraca, dégorge continuellement. Depuis longtemps le peuple des contrées hellénisées ne parlait plus le grec clas-

sique, si tant est que jamais il l'eût parlé. Comme les Suisses Allemands actuels, quelques-uns apprenaient peu ou prou la langue authentique à l'Université, mais comme eux ils parlaient entre eux et écrivaient les uns pour les autres le bâlois, le zurichois, le bernois de leurs provinces. Une *κοινή*, ou plutôt des *κοιναι* s'étaient formées partout où l'hellénisme s'était implanté, et celle langue-là n'avait plus avec le grec classique qu'une ressemblance verbale. C'est cette *κοινή* que le jeune Saul a apprise dans les rues et dans les écoles élémentaires de Tarse, et c'est celle qu'il a écrite, — et sans doute voulu écrire, — pour le nombre immense de ceux qui la comprenaient. J'ajoute que j'ai remarqué, dans les assez nombreuses inscriptions grecques, découvertes récemment en Phrygie, en Galatie et dans les provinces voisines, et dont certaines datent du premier siècle, une déformation et une décadence de la langue très apparentes; là aussi, c'est de la *κοινή* plus que du grec.

II

Après la langue, on s'appuie sur la pensée même de Paul pour montrer qu'elle ne doit rien à la culture gréco-romaine. Ici encore, nous pouvons prendre comme point de départ les affirmations de Renan, parce qu'on les croit encore concluantes en pays de langue française, parce qu'elles sont toujours claires, et qu'elles sont très souvent fausses. Renan montre que les citations de Ménandre, d'Epiménide, et d'Aratus ou Cléanthe, échappées à la plume de Paul ou à lui attribuées par l'Épître à Tite et par le rédacteur des Actes sont d'insuffisants témoignages d'une culture classique de l'apôtre. Cependant l'une d'entre elles le fait voir familier avec ce qu'il y a de plus essentiel et de plus profond dans la pensée de l'hellénisme. Mais Renan va plus loin et déclare que « sa doctrine ne trahit aucun emprunt direct fait à la philosophie grecque. » Sa doctrine! Certes pas! Mais s'il avait dit : « sa pensée ! » Emprunt direct! il va sans dire que non. Mais n'y a-t-il pas d'autres modes d'imprégnation ou d'in-

fluence que l'emprunt direct? Et Renan clôt la discussion par ces remarques : « Sa façon de raisonner est des plus étranges. Certainement il ne savait rien de la logique péripatéticienne. Son syllogisme n'est pas du tout celui d'Aristote. » En effet! et je ne crois pas que jamais personne l'ait prétendu. La logique de Paul est d'une autre essence que celle d'Aristote, et son réalisme est aux antipodes de celui de Platon. Les idées platoniciennes, sauf à Alexandrie, subissaient alors une éclipse. Les péripatéticiens enseignaient encore, puisque Cicéron en avait eu un comme précepteur de son fils, mais ils ne comptaient plus de maîtres de premier rang. D'ailleurs le berceau de ces grandes écoles était déjà loin dans le passé. Mais il en était une autre dont l'âge d'or était moins distant. Si à cette heure l'écho du pas d'Aristote au Lycée allait s'affaiblissant, si les jardins d'Académus étaient peuplés d'ombres, beaucoup de disciples se promenaient encore sous les colonnades du Portique. La philosophie de Zénon avait vieilli moins qu'aucune autre. Le maître avait eu des disciples dignes de lui et fidèles à ses idées. Il en avait à l'heure même de grands dans le monde grec et dans le monde romain; il en devait avoir encore longtemps. Ceci prouve la vitalité de ses idées, à l'époque dont nous parlons. Notons comme un fait réel, dont nous ne savons pas les conséquences, qu'un des disciples immédiats de Zénon, Chrysippe, était de Tarse, et enseigna en Cilicie deux siècles et demi avant l'ère chrétienne. Ce qu'il importe plus de marquer, c'est que, malgré la déviation qui entraîna trop de stoïciens au suicide, cette philosophie a été de beaucoup, pendant plusieurs siècles, la plus forte moralement. Et de toutes, c'est celle qui a le moins connu d'alliances néfastes, de transformations hybrides et de décadences. A peine si, au pire moment de l'Empire, — comme au moyen-âge les débauchés demandant à expirer sous un froc de moine, — quelques hommes du monde essayèrent de couvrir leur épicurisme du manteau de Zénon. A part ces exceptions, l'idée de la vie et le sens de la vie demeurèrent les mêmes jusqu'au bout; les derniers stoïciens

valurent les premiers. Ils se drapèrent jusqu'au bout dans le magnifique manteau dont ils n'apercevaient pas les irrémédiables déchirures, et le dernier qui le revêtit en fit la plus noble, mais la plus mélancolique des toges impériales. Le caractère du stoïcisme, c'est sa tendance pratique, son énergie morale, son sens de la vie. Ce n'est pas, comme les autres systèmes grecs, essentiellement une connaissance. La recherche du vrai a un but pratique, un *τέλος*, et c'est la vie. La vertu pratique, qui consiste à bien vivre, est la vertu capitale, et la vertu théorique, bien penser, penser vrai, n'est que le moyen d'y parvenir. Dieu est identique au cosmos, mais le cosmos est un être réel, un dieu vivant qui connaît les choses, règle les destinées, nous aime et veut notre bien. Les stoïciens attribuaient à l'Être infini l'amour providentiel et, quoique panthéistes, d'un panthéisme qu'on appellerait de nos jours moniste, ils possédaient pourtant déjà quelque chose du théisme, et se sépareraient nettement par là des épicuriens et des péripatéticiens. Ce qu'il y a de plus faible dans le système, c'est la pensée. Son essence inconsciente, c'est une religion ; en fait, les stoïciens ont introduit le monothéisme dans le monde gréco-romain. Et tout l'effort du système a été une organisation éthique de la vie au prix même des plus grands sacrifices. Seulement le système était tel qu'il ne sortit guère de la classe lettrée. Le stoïcisme tel quel ne pouvait être populaire.

III

Je voudrais montrer maintenant où il me semble que la pensée stoïcienne a servi à l'apôtre de moule, pour y jeter, d'une manière intelligible au monde gréco-romain, ses expériences nouvelles et ses convictions. C'est le cas, par exemple, de la grande conception paulinienne de l'humanité nouvelle, de l'humanité en Christ, comme d'un organisme unique, comme d'un tout. Ceci n'est, en aucune façon, une idée juive. Même là où l'universalisme prophétique est le plus pur, la distinction subsiste entre le peuple et les goïm. Ce sont

deux unités; l'une devra un jour dominer pleinement sur l'autre. Mais je ne crois pas que l'idée du retour à l'homogène de ces deux hétérogénéités-là ait jamais abordé un cerveau hébreu. Or ceci est une idée stoïcienne. Sénèque écrit : « Tout ce que tu vois, cet ensemble dans lequel il y a des choses humaines et des choses divines, est *un*. Nous sommes membres d'un vaste corps. La nature nous a faits parents, puisqu'elle nous a créés de mêmes choses et en vue des mêmes fins. La nature m'ordonne de secourir *les hommes*, et, qu'ils soient libres ou esclaves, qu'ils soient de libre naissance ou de naissance servile, que leur liberté soit leur droit ou qu'elle leur ait été conférée, qu'importe ! Partout où il y a *un homme*, il y a place pour faire le bien. Cette âme peut appartenir aussi bien à un chevalier romain qu'à un affranchi, ou à un esclave. Qu'est-ce qu'un chevalier romain ? un affranchi ? un esclave ? Un nom qui a son origine dans l'ambition ou dans l'injustice. » Et Lightfoot a raison quand, après toute une série d'exemples tirés de Sénèque et de ses prédécesseurs en cosmopolitisme stoïcien, il pose cette question : « Paul ignore-t-il toutes ces illustrations stoïciennes lorsque la vision d'un organisme social plus haut et plus pur se dresse devant lui, celui « où il n'y » aura plus ni Juif, ni grec, ni esclave, ni libre, ni » homme, ni femme, et quand la révélation s'impose à lui de » la cité éternelle, qui n'est pas faite de mains d'hommes ? » N'y a-t-il pas là une frappante coïncidence de termes, d'autant plus frappante sans doute qu'ils habillent des idées à certains égards bien différentes ? » Le cosmopolitisme, l'unité humaine, c'est la dernière chose que Paul aurait pu apprendre de son milieu juif ; c'était une chose demeurée étrangère même aux Douze. Et pourtant c'était une réalité intégrante de l'esprit de Christ. Paul a le mérite, mieux ! Paul a le charisme de remplir d'une vie impérissable, donc de réalité, ce qui n'existait dans le stoïcisme que comme un idéal vide. Et la vie qu'il y introduit, c'est cette mise volontaire au service des autres, qui lie la gerbe de l'organisme nouveau, c'est la loi et la vie du chrétien.

On peut remarquer aussi que les philosophes stoïciens et les cyniques, de Diogène à Epictète, ont été des prêcheurs, ont fait appel sans cesse à cette loi qui est écrite sur les tables de chair du cœur, et ont cru à la prière au Dieu unique comme à l'allié de l'homme dans les luttes contre la faiblesse de la chair. Peut-être n'est-il pas superflu d'indiquer que, de toutes les grandes philosophies de cette époque, c'est le stoïcisme qui a le cachet le plus oriental et qui compte le plus de représentants orientaux de naissance.

On peut remarquer encore que le discours à Athènes jusqu'au verset qui parle de Jésus, de la résurrection et du jugement, pourrait être sorti de la bouche d'un prédicateur stoïcien de Tarse ou d'ailleurs. Enfin *il faut* constater que c'est aux stoïciens que Paul a emprunté son grand terme de *συνείδησις*. Mais il y a plus. Si Philip. III nous déclare que la passion dominante de la carrière pré-chrétienne de Saul a été la poursuite de la justice, le VII^e chapitre des Romains montre le dernier terme d'un conflit interne où ce chercheur de justice se trouve plongé par des circonstances qu'il nous a appris à considérer comme providentielles. Il est allé de Tarse à Jérusalem, et il y est allé pharisien de la stricte observance, décidé à poursuivre et à atteindre cette justice de la Loi, plus précieuse pour lui qu'aucun trésor terrestre. Or, pourquoi ne peut-il parvenir à une satisfaction parfaite, comme les autres pharisiens, par l'obéissance scrupuleuse à la loi morale et cérémonielle, intensifiée encore par les mérites spéciaux que confèrent l'aumône, le jeûne et la prière? Eh bien! c'est ce que le chapitre VII nous dit. Paul ne peut pas se contenter de ces exigences extérieures. Cela vient-il d'un sens moral inné, donné, et unique? Était-il un apax parmi les pharisiens? N'est-il pas plus conforme à ce que nous connaissons de la psychologie, et plus conforme aussi aux méthodes providentielles de Dieu, de voir Paul rougir intérieurement, en constatant que l'idéal moral des rabbis de sa nation est moins élevé que celui des prédicateurs stoïciens de sa patrie? En tous cas, la manière dont

Saul, avant sa conversion, se représente les exigences de la loi morale, est caractéristiquement stoïcienne. La Loi pour lui, à cette heure, semble se concentrer dans le dernier commandement. C'est à celui-là qu'il court tout droit, et qu'il reste. Et c'est le commandement exprimé en langue grecque. Ce sont les Septante qu'il a en mémoire, et là encore il y a un fort argument en faveur du rôle du grec dans sa première éducation. Ce dixième commandement, c'est le seul qui ordonne la conquête de soi-même : « οὐκ ἐπιθυμήσεις, tu ne désireras pas. » Nous trouvons donc dans le dramatique exposé moral, dans le raccourci expérimental de ce merveilleux et effrayant chapitre, que pour Paul, le point saillant, c'est l'idéal même du stoïcien, c'est la victoire sur le désir indigne. Ce qu'il écrit, c'est ceci : « Sans la loi, je n'aurais pas connu le péché ; car je n'aurais pas connu le désir mauvais, si la loi n'avait pas dit : « Tu ne désireras pas. » Mais le péché, saisissant l'occasion, a introduit en moi par le canal du commandement toutes sortes de désirs. Car sans loi, le péché, est mort, inerte. Jadis je vivais à l'écart de la loi, puis j'ai découvert que le commandement qui m'a été donné pour me faire vivre, m'a détruit. » Pourquoi en est-il là? parce que ce qu'il y a en lui lui défend de se laisser apaiser par ce qui satisfait le pharisien ordinaire. La *συνείδησις* lui défend toute paix parce que « la loi est spirituelle, et que moi, je suis charnel, vendu à l'esclavage du péché ». Et l'amertume de la mort, — non pas de la mort terrestre, — mais la mort désespérante de l'âme, voilà ce que Saul de Tarse trouvait au bout de ce chemin de justice, si fidèlement suivi, au prix de tant de sacrifices. « Tout pour obtenir la vie éternelle! » C'avait été son cri. Et la réponse, c'était la mort, la mort amère, la mort sans espérance, la mort éternelle. N'est-ce pas pour cela que, dans les Cor., il a appelé la loi « un ministère de mort, un ministère de condamnation? »

Il y a, dans cette mortelle angoisse dépeinte dans ce VII^e chap. des Romains, un sentiment du péché nouveau, parce que plus profond. Il y a une désespérance plus fondamentale, plongeant ses racines dans une plus puissante connaissance de

l'humanité, que celle qui conduisait les paysans de la Galilée, les publicains et les pécheurs au baptême de Jean-Baptiste. Or le cri qui monte de l'agonie de cette grande âme, de cette agonie avant toute influence chrétienne, c'est le cri de ce qu'il y a de plus profond dans l'humanité, et c'est le cri qui, jusqu'à lui, n'avait été poussé que par des stoïciens, c'est la révolte angoissée de l'esprit contre ce « corps de mort, » mortel héritage de la race.

On peut encore montrer que, dans les épîtres christologiques, Paul a utilisé une terminologie et des images tirées des mystères du polythéisme, et que les philosophes et, parmi eux, les stoïciens, avaient employées comme lui. On ne peut pas comprendre autrement l'origine d'expressions comme *θεός σωτήρ*, ou « le mystère de Christ », et d'idées comme l'union à travers le baptême avec la mort de Christ, ou comme le « revêtir l'homme nouveau ». On ne les conçoit que lorsqu'on se rend compte que Paul utilise, pour bâtir l'édifice chrétien, les matériaux qui sont à la disposition de ses auditeurs, c'est-à-dire les idées qu'ils possèdent et les formules qui leur sont familières.

Il n'y avait aucun autre moyen de prêcher l'Évangile dans ce milieu ; il fallait utiliser ces idées et ces mots. Et si même cela eût été possible, c'eût été faire fi de ces germes de vérité que Dieu avait lui-même semés, comme une semence d'attente, dans des millions d'âmes qui cherchaient la vérité en tâtonnant dans les ténèbres du paganisme et qui aspiraient à la délivrance du péché et de la mort¹.

Mais je n'insiste pas, par ce qu'ici Paul ne décrit pas son état d'âme avant sa conversion, et que ses longs séjours au milieu de populations imbues de diverses philosophies,

¹ On peut dire qu'autant Paul déteste le paganisme, autant il aime l'hellénisme. Il lui doit sa psychologie, ses interprétations allégoriques de l'Ancien Testament, sa conception des rapports de la chair et de l'esprit, ses éléments de l'unité humaine (*σαρκικός, ψυχικός, πνευματικός*.) Sa philosophie vient en partie de la Weltanschauung du milieu païen dans lequel il a vécu, et je ne doute pas que les hautes aspirations du stoïcisme n'aient écarté bien des obstacles et ôté bien des préjugés sur la route où il avait commencé à marcher en strict pharisien.

avaient dû le familiariser avec des conceptions dont on n'a pas le droit de faire remonter l'influence au premier âge de sa vie.

IV

Je propose donc de substituer à l'affirmation de Sabatier, que j'ai transcrite au début de ce travail, une autre affirmation, que j'ai défendue jusqu'ici comme une hypothèse déjà plausible à la lumière des faits dès longtemps connus, et dont il me semble que des faits plus récemment connus, et d'autres mis en meilleure lumière, viennent justifier la validité. Voici cette affirmation :

Deux principales influences ont présidé, avant sa conversion, au développement du caractère et des idées de saint Paul, l'influence gréco-romaine et l'influence pharisienne. Et j'ajoute immédiatement qu'il n'y a aucun doute qu'il était particulièrement fier et conscient de la seconde. Dès l'enfance le grand but de la vie a été, pour lui, « la justice de la Loi. » Son orgueil intime était d'être un Hébreu, fils d'Hébreux, de la tribu de son homonyme Saül ; en religion, un pharisien de l'ordonnance la plus stricte ; quant au zèle, féroce et intolérant vis-à-vis de ceux qu'il considérait comme des blasphémateurs de la Loi ; et en ce qui concerne l'obéissance à cette Loi, sans faute.

Pourtant il y eut chez lui autre chose. Dès les premières années aussi une autre expérience commença et ne cessa de s'affirmer. Paul était né, son enfance s'était passée à Tarse en Cilicie. On voit, dans les Actes, que Paul avait conscience du renom de sa ville natale et le mettait en avant avec une patriotique fierté. Ce n'est pas involontairement qu'au tribun qui l'arrête, il dit, non pas, : « Je suis citoyen romain, » mais : « Je suis citoyen de Tarse. » Mais c'est tout récemment que les études, patiemment poursuivies, sur les inscriptions et les monnaies et appuyées par des voyages scientifiques ont, en corroborant les données clairsemées des écrivains anciens (Strabon, etc.), permis de constater le rôle considérable joué par cette cité aussi bien avant qu'après Jésus-Christ et l'apti-

tude unique de cette ville à préparer le grand missionnaire chrétien en pays païen. Les découvertes purement scientifiques ont quelquefois d'admirables résultats religieux. Et c'est le cas ici : ce qui sort des médailles et des pierres gravées, c'est presque la démonstration du rôle providentiel joué, par cette ville de Cilicie, dans la propagation du christianisme. Je crois qu'il n'est pas exagéré de dire, en se fondant sur les découvertes récentes, que l'homme parfaitement apte à faire accepter le christianisme au monde gréco-romain, au monde occidental, ne pouvait être formé qu'à Tarse. C'est, en effet, la seule ville où les croyances de l'Orient¹, les convictions de la synagogue juive, les idées grecques et les conceptions romaines se soient rencontrées, aient vécu longtemps ensemble, et se soient interpénétrées sans s'amalgamer. Or on ne peut gagner un monde qu'en le comprenant. Quand on songe à Matthieu, ou à Jacques, ou même à Pierre vis-à-vis du monde grec, on est convaincu d'emblée de leur inaptitude à y pénétrer. C'était, pour eux, un monde fermé, et qui ne pouvait que rester fermé. Il faut une intelligence de ceux que l'on veut gagner, et il faut une sympathie intelligente pour ceux que l'on veut transformer ou guérir. Les apôtres de Judée ne l'avaient pas et ne pouvaient par l'avoir. Paul l'a eue, et il l'a eue à cause du milieu dans lequel il était né et où ses premières années s'étaient passées. Et il y a là, pour des chrétiens, une confirmation éloquente de la vraie providence de Dieu, de la manière dont le Père, qui veut le salut, prépare lui-même, dans le silence, les circonstances qui rendront ce salut possible. Le problème, c'était : comment cette puissance de salut, déposée dans ce minuscule pays d'Orient, enfermée dans la gangue des intransigeances juives, pourrait-elle être communiquée au grand monde païen occidental, au monde cultivé et corrompu, réfractaire à l'Orient et aux intransigeances juives. Et la solution divine, — et toute simple (comme toutes les choses divines) du problème, — ce fut la naissance du Juif Paul à Tarse. J'ose ajouter que, dans ma

¹ C'est à Tarse que les Romains sont entrés en contact avec le Mithriacisme.

conviction, c'est ce qui justifie et explique aussi les visions que Paul a eues du Christ vivant. Il ne devait pas et ne pouvait pas voir Jésus à travers les yeux des disciples de Judée.

Aura-t-on remarqué, en lisant les Romains, que Paul a eu l'intuition de toute cette sagesse du plan divin du salut? Et dans l'introduction de sa Lettre aux Galates, — cette merveilleuse préface de la plus admirable lettre qui ait jamais été écrite, — il donne une esquisse historique de sa propre vie, à une heure où il peut regarder en arrière avec l'expérience de toute une carrière déjà et avec cette puissance intime d'une conviction corroborée par les faits et qui lui permettent une vision plus claire du passé et de sa valeur. Il décrit les principales étapes de sa vie à partir du commencement. Pour lui les erreurs, les ignorances sont rentrées dans la pénombre, sans doute parce que la conversion a neutralisé leurs conséquences. Ce qu'il se rappelle, ce sont les moments de sa vie où la connaissance de la vérité et le vrai sens des choses ont grandi en lui. Les nombreuses années pendant lesquelles il a joué un rôle juif militant, l'âme, en apparence, enfermée dans le cercle des aspirations et des idées juives, il les résume en une courte phrase, et il passe à l'événement qui a fait époque dans sa carrière, au vrai début de sa vraie vie. « Quand, dit-il, Celui qui m'a choisi dès le sein de ma mère et qui m'a appelé, par sa grâce, jugea bon de me révéler intérieurement son fils pour que je fusse son évangéliste parmi les païens. » Ici, comme partout, Paul insiste sur la parfaite liberté de Dieu dans le choix de ses agents. Mais il n'admet, dans ces choix, rien d'arbitraire, rien que l'homme soit inapte à saisir. Le choix que Dieu fait de lui n'est que le dernier acte d'une série de faits lentement préparés par lui, voulus par lui. Déjà avant sa naissance, Paul a été choisi et mis à part pour devenir l'apôtre des païens. Et quand le moment fut venu, la révélation eut lieu, et le plan de Dieu devint conscient dans le cœur, l'intelligence et la conscience de l'homme. Ce ne fut pas le choix soudain et imprévisible d'un instrument humain. Ce fut l'aboutissement d'une préparation qui avait commencé avant que l'homme fût né, et

de laquelle il fut d'abord inconscient, si inconscient qu'il dépensa d'abord toute son énergie à la combattre. Et c'est seulement plus tard, qu'en repassant sa vie, il put voir toutes les étapes de ce développement et y constater la volonté de Dieu et sa patiente préparation des moyens de réaliser son plan.

Si nous essayons de transcrire ces affirmations religieuses dans les termes de l'histoire, cela veut dire que la famille, le milieu et l'éducation de Paul ont été préparés avec la parfaite prescience d'un plan divin, de façon à rendre cet homme apte à devenir l'apôtre des païens. Et les faits maintenant connus corroborent cette prescience et cette préparation. Il y avait *un* peuple, *une* ville et *une* famille où l'apôtre pouvait naître. La nation, c'était la nation juive. Mais la famille ne pouvait pas être palestinienne, elle devait être tarsienne. Evidemment il n'y avait qu'un Hébreu, fils d'Hébreux, qui pût être l'apôtre de la foi juive élevée à sa perfection. Mais il fallait qu'il fût né et élevé au milieu des païens, qu'il fût citoyen d'une cité païenne, et un membre de cette aristocratie conquérante des Romains, qui régnait alors sur toutes les villes de la Méditerranée. L'apôtre des païens devait être un juif, un citoyen de Tarse, et en même temps un Romain. C'est là ce que Paul veut dire, c'est ainsi qu'il voit l'histoire, c'est ainsi qu'il en expérimente le sens divin, la conduite divine.

Et pourquoi Tarse devait-elle être le berceau du Juif capable de devenir le missionnaire du monde païen ? Parce que Tarse était la ville dont les institutions combinaient le mieux le caractère oriental et le caractère occidental. Lorsque la Grèce s'avança avec Alexandre à la conquête de l'Orient, la combinaison de l'oriental et de l'occidental fut essayée dans chaque cité de l'Asie mineure. C'est même là le caractère le plus intéressant et le plus frappant de l'histoire grecque dans les royaumes et les villes d'Asie. Aucune autre ville n'a obtenu un équilibre aussi stable des deux éléments. L'union n'a pas été complète ; l'opposition religieuse était trop forte. Mais Tarse a réussi mieux qu'aucune autre grande ville de cette époque

à produire une société mixte, où la combinaison de l'esprit oriental et de l'esprit occidental a donné quelque chose de supérieur comme pensée et comme activité.

V

Non seulement la ville de Tarse était celle de tout l'empire où la rencontre était la plus féconde entre les idées de l'orient et celles de l'occident; mais là avait agi une personnalité considérable, dont l'influence sur Paul n'a pas pu être nulle. Le grand philosophe stoïcien Athénodore, qui a vécu de 74 avant J.-C. à 7 ou même 9 de notre ère, après avoir été précepteur du futur empereur Auguste, puis son conseiller, était rentré à Tarse, sa ville natale, pour y exercer de hautes fonctions dues à la faveur impériale, et son influence avait transformé la ville, alors aux mains d'une détestable municipalité. Peut-être Paul enfant l'a-t-il rencontré. En tout cas les nobles idées de ce représentant de la plus haute des philosophies païennes devaient dominer encore l'enseignement de l'université de Tarse, et il me paraît incontestable que Paul, qui par son titre héréditaire de citoyen romain, appartenait au plus haut rang social d'une ville impériale de province, fut initié aux idées du philosophe qui avait travaillé avec Cicéron et qui influença Sénèque si profondément. Athénodore était l'élève de Posidonius, le célèbre chef de l'école stoïcienne de Rhodes. Le problème, si souvent posé, des ressemblances frappantes d'idées et d'expressions entre saint Paul et Sénèque a sans doute sa solution dans le fait qu'Athénodore fut le maître de l'un directement et de l'autre indirectement.

Et ici encore je discerne un de ces éléments providentiels de l'histoire. Il fallait pour porter Christ aux païens du monde gréco-romain un pur Juif; mais pour pouvoir présenter aux païens non pas un Christ sous un masque juif, inintelligible pour eux, mais le Sauveur dont ils avaient besoin et qu'ils pouvaient comprendre, il fallait quelqu'un qui n'ignorât point et qui ne méprisât point les grandeurs de la

pensée païenne. Si le jeune Tarsien a pu passer par l'école des scribes de Jérusalem sans y devenir jusqu'aux moelles un pharisien irréductible, au point de ne pouvoir plus être autre chose; si au jour de la grande rencontre les écailles ont pu tomber de ses yeux, c'est que Dieu l'avait préparé par les influences subies dans son adolescence, — et sans doute aussi par celle de Gamaliel, qui lisait des livres grecs, — à discerner aussi bien les grandeurs que les déficits de la pensée païenne. Nous ne nous représentons pas un Matthieu parlant aux Athéniens. Il faut que le zèle de Paul vis-à-vis des païens ait eu comme cause une sympathie profonde, et je crois qu'il n'y avait alors dans le paganisme que la haute philosophie qui fût digne d'inspirer cette sympathie. Mais elle l'était. Oui! ils devaient apparaître comme dignes de salut, ces penseurs qui avaient une si haute idée du but, une si noble soif de l'atteindre, mais qui étaient engagés sur une voie sans issue. Dieu se sert pour son plan des choses les plus humbles; mais il se sert aussi des plus grandes, — et peut-être aimons-nous un peu trop à l'oublier. Il y a chez Paul combinaison de ce qu'il y a de plus grand chez le prophète hébreu et chez le philosophe grec, pour présenter au Juif et au Grec cet Evangile qui est pour toujours « puissance » de Dieu (pour le Juif), et « sagesse » de Dieu (pour le Grec).

Il est facile de constater combien Paul connaissait le monde païen, et sa pensée, et son état moral. Dans l'épître aux Romains la vue qu'il expose, c'est que le monde au début n'ignore pas complètement Dieu, le monde a une certaine connaissance de Dieu, de son caractère et de ses rapports avec l'humanité. Mais l'action libre de l'homme a gâté ce bon commencement. La raison de ce mal, c'est l'idolâtrie, qui obscurcit les idées primitives sur la nature de Dieu; et ainsi l'Être divin est assimilé aux images humaines et animales qui le représentent. L'idolâtrie va de concert avec l'immoralité qui s'accroît et corrompt toute la nature et le caractère tout entier de l'homme (Rom. I, 19 et suiv.).

Mais l'homme n'est jamais si entièrement corrompu qu'un

retour à la vérité soit impossible. Si les hommes le veulent, ils peuvent choisir le bien et repousser le mal (Rom. II, 14 et suiv.). Les païens n'ont pas la Loi révélée aux Juifs; mais il en est qui, par ce qu'il y a de meilleur dans leur nature, agissent d'accord avec la Loi, et se sont une Loi à eux-mêmes. L'effet pratique de la loi se voit dans leur vie parce que la loi a été naturellement inscrite dans leurs cœurs; ils ont un sens naturel de la distinction entre le bien et le mal, et leur conscience travaille d'accord avec cette loi naturelle qui est en eux, les poussant à choisir le bien et les rendant conscients de leur faute, s'ils ont choisi le mal. Ce germe de bien ne manque jamais complètement dans la nature humaine, mais il s'atténue par l'exercice du mal, quand l'homme choisit exprès le mal et refuse d'écouter la voix de Dieu entendue dans son cœur. Cependant, et même quand les choses sont au pire, le sentiment demeure au fond de l'âme corrompue que du bien sortira un jour de ce mal. Nous savons tous que le mal est mal, parce qu'il fait mal, et la souffrance est le berceau de choses meilleures (Rom. VIII, 19-22). Quelle magnifique conviction que celle-ci: « La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu, pour passer de la servitude de la corruption à la glorieuse liberté des enfants de Dieu! Car nous savons que la création tout entière gémit, elle est dans l'angoisse de l'enfantement, » d'où elle sortira pour parvenir à un état meilleur. Et nous, qui sommes chrétiens et qui possédons déjà en nous les premiers effets réels de l'Esprit saint, cependant nous sommes encore à la fois dans la peine et dans l'espérance de cette délivrance naissante.

Voilà la théorie de saint Paul. Eh bien! nous avons le droit de dire qu'elle fait sauter les bornes étroites du judaïsme. Cette conception des faits humains est d'accord avec ce qu'il y a de plus haut et de meilleur dans la pensée et dans la prophétie hébraïque; mais elle est absolument en désaccord avec l'étroitesse et la dureté des faits juifs de son temps. L'homme qui pensait ainsi n'était plus d'accord avec la pensée du parti juif auquel il avait été inféodé. Il est cer-

tain que Paul n'a pris conscience claire et complète de ces vérités que plus tard. Mais quand il en prit cette pleine conscience, il se rendit aussi compte qu'il y avait longtemps que ces idées étaient là. Les circonstances de son enfance les avaient développées. Il avait vu des païens tous les jours de sa vie, et il avait constaté qu'ils n'étaient pas des monstres, comme le croyaient les zélotes palestiniens, mais des êtres humains. Il avait été avec eux en de telles relations qu'il considéra comme un devoir d'aller à eux et de leur annoncer la vérité qui lui avait été révélée (Rom. I, 14). Il avait appris par expérience leurs aspirations au bien, leur désir du juste, leurs angoisses de conscience après la faute ; il avait vu ces réalités évidentes dans leur nature. Et il avait senti aussi cette étrange, cette intime attente de quelque chose de meilleur, d'une ère nouvelle, d'un Sauveur, d'une incarnation humaine de Dieu sur la terre, qui est une des caractéristiques, — frappante et trop peu remarquée, — de la vie romaine à l'époque même de Paul.

Or c'était dans la religion des Tarsiens que Paul avait pu contempler ces idées fondamentales du bien, encore visibles sous l'amas de folies et d'abominations qui avaient poussé tout autour. C'est de la bouche de quelques-uns des maîtres de l'université, disciples d'Athénodore, qu'il avait entendu, — peut être tout jeune encore, à l'âge des impressions indélébiles, et de nouveau, plus tard, lors de son séjour d'une année après la retraite d'Arabie, — l'affirmation distincte de la différence entre le mal et le bien, et la démonstration philosophique de l'existence en l'homme d'une indestructible faculté de reconnaître le bien. C'est parmi les habitants de Tarse qu'il en avait rencontré quelques-uns qui, « sans avoir de Loi, étaient eux-mêmes une loi pour eux-mêmes, » qui étaient des exemples vivants de la puissance et de la vérité de la conscience. Et c'était dans la philosophie d'Athénodore qu'il avait rencontré ces plaintes contre le triste état où le péché avait réduit le monde et cette conviction exprimée d'un état meilleur de la société humaine.

* * *

C'est parce que Paul connaît les recherches intellectuelles de son temps, c'est parce qu'il connaît le fort et le faible de la philosophie qu'il peut écrire à ses enfants de Corinthe : « Dieu a fait du Christ notre Sagesse, » notre philosophie (car c'est le même mot). Il respecte ceux qui cherchent à comprendre le sens de la vie et l'énigme du monde par le seul enchaînement de leurs pensées ; il les respecte parce qu'il les a entendus proclamer de hautes et nobles pensées, comme il respecte, chez ceux de sa race, les quelques-uns qui cherchent vraiment, par une obéissance de tout leur être à la Loi, à réaliser par leurs œuvres la volonté de Dieu ; et il les respecte, parce qu'il a vu, chez les Juifs comme chez les païens, de grandes actions, quelques belles pages dans quelques belles vies. Mais le reste ! il a vu dans tout ce monde juif et dans tout ce monde païen, le nombre effroyable des pages affreuses dans le nombre effrayant des vies affreuses ; il a vu l'incapacité absolue de la pensée à déchiffrer l'immense problème, et il a vu l'inaptitude foncière de l'existence humaine à réaliser l'exigence de la vie telle que Dieu la veut. Seulement là où la pensée et sa pensée ont échoué, là où la vie et sa vie ont échoué, l'irréremédiable malheur a été balayé par une expérience magnifique et féconde.

L'apôtre a vu de ses yeux, à des milliers d'exemplaires, la double faillite contemporaine et de tous les temps : la faillite de la philosophie, de la recherche intellectuelle du sens de la vie, et la faillite de la religion juive, de cette méthode pour produire artificiellement la sainteté ; mais il a vu de ses yeux aussi, il a vu de toute son âme, et il ne cesse de voir de toute son expérience, une victoire qui engloutit ces deux faillites dans son triomphe. Et cette expérience de victoire, il l'apporte, il la crie à ceux qui sont encore tentés de chercher quelques débris de certitude dans le domaine stérile des deux faillites.

VI

Nous ne considérons pas comme une perte de constater que l'écrivain du premier chapitre de la Bible a emprunté à la cosmogonie orientale un peu de l'argile du vase où il a versé la révélation vivante du Dieu créateur.

Nous ne considérerons pas davantage comme une perte de constater qu'il y avait un peu de terreau païen dans le sol où cet arbre admirable, l'apôtre Paul, s'est développé. Nous saisissons quelque chose de l'effort universel de Dieu quand nous voyons ce que le paganisme a produit de meilleur trouver sa place providentielle dans la préparation de l'avenir chrétien. Il est réconfortant de voir dans l'édifice définitif quelques pierres vivantes venues de l'édifice préliminaire dont presque tout le reste a péri, ou est entré *sicut cadaver* dans l'organisme romain. Mais s'il n'en est point ainsi, une terrible énigme reste posée. Si l'idéal païen dans ce qu'il a de meilleur ne s'intègre pas dans la réalité chrétienne, — alors cet idéal, avec sa valeur, avec ses beautés et ses grandeurs, qui ont connu au moins des incarnations individuelles, demeure d'abord posé en face de l'idéal chrétien comme un irréductible rival, et ensuite, dans l'histoire, à l'évolution de laquelle il ne se plie point, comme une sorte de triomphante défaite, dont ni le triomphe ni la ruine ne sont explicables. Dans la conception des faits où le progrès de la conscience nous a conduits, nous ne pouvons plus parler de *splendida vitia* et de *splendida peccata*. Ces vertus furent des valeurs, et ces actions bonnes des actes du Royaume. La constatation de l'influence de l'hellénisme sur saint Paul me fournit une philosophie de l'histoire qui satisfait davantage ma conscience chrétienne, parce qu'elle me montre une histoire humaine qui n'avorte jamais complètement, et un Dieu vivant qui est assis au carrefour des routes historiques et qui tire un parti merveilleusement inattendu des combinaisons fortuites de la nébuleuse primitive.

Nous répondrons donc affirmativement à la question que nous avons posée. Oui ! Le milieu gréco-romain, qui a été le berceau de saint Paul et le théâtre des premières scènes de sa vie, a fourni un des éléments constitutifs de sa pensée et de son caractère. Et nous ajoutons : un des éléments, mais non pas le principal, — un élément important, mais secondaire, un élément qui n'a pas créé la carrière, mais qui l'a orientée heureusement et d'une manière féconde. Mais Paul n'est pas un Grec, Paul n'est pas un helléniste, Paul n'est pas un stoïcien, Paul est pleinement un Juif, et les formes essentielles de sa pensée sont des formes juives. Sa pensée, si haute soit-elle, et si profonde ou même si subtile, n'est jamais essentiellement spéculative ; elle est toujours pratique, elle est directement religieuse, et non pas métaphysique. Et c'est pourquoi elle est devenue une puissance de vie morale, une énergie vivifiante, une *δύναμις ζωογονούσα*, un pragmatisme. Et c'est ainsi que le christianisme a pu subir sans être étouffé les embrassements de la pensée spéculative de l'hellénisme postérieur, et a évité le sort fatal des religions philosophiques de la Grèce et de l'Inde, en maintenant le salut dans la catégorie du *caractère* et en refusant de le laisser tomber dans celle de la *connaissance* spéculative. Malgré ce que peuvent penser les lecteurs superficiels des épîtres, l'Hébreu Saul a transmis à l'Occident le message de l'Hébreu Jésus, comme un message de *vie*, et non point comme un message de *pensée*.
